

Jean-Pierre LANGEVIN, Prof. de littérature au Lycée Jean-Pierre Vernant de Sèvres
Anne REVERT, Professeur de littérature au lycée Saint Exupéry de Saint-Raphaël.

Cours interactif de littérature donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 11 octobre 2018, de 10h10 à 12h00

En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

En différé : <http://www.projet-eee.eu> - <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.18-19.prog.php>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

**LANGAGE DES PASSIONS
DANS LA NOUVELLE DE Mme DE LA FAYETTE
ET LE FILM DE BERTRAND TAVERNIER
INTITULÉS LA PRINCESSE DE MONTPENSIER**

La première phrase de la nouvelle La Princesse de Montpensier de Mme de Lafayette situe d'emblée l'action dans un contexte où l'amour comme la guerre est facteur de désordres puisque les hommes s'y déchirent sous l'effet de passions dévastatrices. Les passions, au sens du XVII^{ème} siècle, sont ces troubles qui s'emparent des hommes comme des femmes et les dominent, elles leur échappent et, à une époque où l'ami de Mme de Lafayette La Rochefoucauld écrit dans ses Maximes que : « Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre », elles sont la source de situations déchirantes et de destins tragiques. Lorsque B. Tavernier cherche à restituer ce qu'il perçoit de force et de modernité dans cette nouvelle, il s'appuie sur le texte, certains mots le frappent – nous le verrons avec le mot « tourmentée » – mais il va aussi tendre à restituer avec le langage propre au cinéma ces passions : amour, jalousie, haine, qui forgent les destins croisés de la Princesse, son mari, des ducs de Guise et d'Anjou et du Comte de Chabannes et qui transparaissent dans les images et les corps des comédiens. Nous avons voulu éclairer dans les deux œuvres les moyens d'expression spécifiques de ces passions, leurs langages, en cherchant dans les deux œuvres leurs manifestations, lexiques et procédés, ce qui les fait naître ou les obstacles qu'elles rencontrent, les pièges qu'elles tendent et les liens qu'elles entretiennent avec le tragique.

Texte A : Mme de Lafayette, *La Princesse de Montpensier* (1662)

« Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier, et en peu de temps, elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui, qu'en avait le prince son mari. Chabannes, de son côté, regardait avec admiration tant de beauté, d'esprit et de vertu qui paraissaient en cette jeune princesse ;

et, se servant de l'amitié qu'elle lui témoignait pour lui inspirer des sentiments d'une vertu extraordinaire et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde les plus achevées. Le prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appelait, le comte demeura seul avec la princesse, et continua d'avoir pour elle un respect et une amitié proportionnés à sa qualité et à son mérite. La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Montpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour M. de Guise ; mais elle lui apprit aussi en même-temps qu'elle était presque éteinte, et qu'il ne lui en restait que ce qui était nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, et que, la vertu se joignant à ce reste d'impression, elle n'était capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle. Le comte, qui connaissait la sincérité de cette belle princesse, et qui lui voyait d'ailleurs des dispositions si opposées à la faiblesse de la galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles, et néanmoins il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyait tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse ; et, quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder, et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son ame n'en apporta point dans sa conduite, et personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact pendant une année entière de le cacher à la princesse, et il crut qu'il aurait toujours le même desir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres ; il lui donna l'envie de parler (...). »

Texte B : « Le duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits ; et, étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes princes, ils aperçurent un petit bateau qui était arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'était pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entre autres qui leur sembla fort belle, qui était habillée magnifiquement, et qui regardait avec attention deux hommes qui pêchaient auprès d'elles. Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes, et à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une chose de roman. Les uns disaient au duc de Guise, qu'il les avait égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne ; les autres, qu'il fallait, après ce qu'avait fait le hasard, qu'il en devînt amoureux ; et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il se put, pour crier à cette dame que c'était M. d'Anjou, qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, et qui priait qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou était là, et ne doutant point, à la quantité de gens qu'elle voyait au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il était. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres ; mais elle distingua encore plutôt le duc de Guise : sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paraître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'était fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avait vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle était, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avait

prise ; mais, voyant madame de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever ; et, après mille excuses et mille compliments, il inventa une affaire considérable, qu'il disait avoir au-delà de la rivière, et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivaient d'aller passer la rivière à un autre endroit, et de les venir rejoindre à Champigny, que madame de Montpensier leur dit qui n'était qu'à deux lieues de là. Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devaient une si agréable rencontre, et ce qu'elle faisait au milieu de la rivière. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigny avec le prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, s'étant trouvée trop lasse, elle était venue sur le bord de la rivière, où la curiosité de voir prendre un saumon qui avait donné dans un filet, l'avait fait entrer dans ce bateau. »

Texte C : « N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle ; je n'en serai point jalouse ; je vous l'ordonne : on m'observe ; ne m'approchez plus. Elle se retira aussitôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit, dans ce moment, qu'il avait un rival aimé. Il comprit par le nom de Madame, que ce rival était le duc de Guise ; et il ne put douter que la princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avait rendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation, qui lui était naturelle, ne fût venue à son secours et ne l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savait le secret de son amour, et l'abordant en sortant de la salle où l'on avait dansé : « C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusqu'à ma sœur, et de m'ôter ma maîtresse. La considération du roi m'empêche d'éclater mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité ». La fierté du duc de Guise n'était pas accoutumée à de telles menaces : il ne put néanmoins y répondre, parce que le roi, qui sortait dans ce moment, les appela tous deux ; mais elles gravèrent dans son cœur un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. »

Texte D : « A peine le duc était-il sorti par l'antichambre que le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra comme un homme possédé de fureur et qui cherchait des yeux sur qui la faire éclater ? Mais quand il ne vit que le comte de Chabannes et qu'il le vit appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse était peinte, et comme immobile, il demeura immobile lui-même et la surprise de trouver dans la chambre de sa femme l'homme qu'il aimait le mieux et qu'il aurait le moins cru y trouver le mit hors d'état de pouvoir parler. La princesse était à demi évanouie sur des carreaux et jamais la fortune n'a mis trois personnes en des états si violents. »

Images :



Passions 01



Passions 02



Passions 03



Passions 04

ANNEXE

Le langage des passions dans *La Princesse de Montpensier*
Jean-Pierre Langevin, professeur au lycée Jean-Pierre Vernant

Notes

Introduction :

La première phrase de la nouvelle *La Princesse de Montpensier* de Mme de Lafayette situe d'emblée l'action dans un contexte où l'amour comme la guerre est facteur de désordres puisque les hommes s'y déchirent sous l'effet de passions dévastatrices. Les passions, au sens du XVII^{ème} siècle, sont ces troubles qui s'emparent des femmes et des hommes, qui les dominent et leur échappent. La Rochefoucauld, à la même époque, écrit dans ses *Maximes* que : « Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre ». Elles sont donc hors de contrôle et source de situations déchirantes, de destins tragiques. Lorsque B. Tavernier cherche à restituer ce qu'il perçoit de force et de modernité dans cette nouvelle, il s'appuie sur le texte, certains mots le frappent – nous le verrons avec le mot « tourmentée » – mais il va aussi tendre à restituer avec le langage propre au cinéma ces passions : amour, jalousie, haine, qui forgent les destins croisés de la Princesse, de son mari, des ducs de Guise et d'Anjou et du Comte de Chabannes et qui transparaissent dans les images et les corps des comédiens. Nous avons voulu éclairer dans les deux œuvres les moyens d'expression spécifiques de ces passions, les mots et les images qui leur sont attachées, donc leur langage, en cherchant dans les deux œuvres leurs manifestations, lexiques et procédés, ce qui les fait naître ou les obstacles qu'elles rencontrent, les pièges qu'elles tendent et les liens qu'elles entretiennent avec le tragique.

Partie I

Après avoir défini avec Anne Revert comment pouvait se définir la passion, voyons ensemble, pour mieux la cerner dans nos œuvres, quelles sont les sources de la passion, comment elle naît.

Nous ne trouvons pas à proprement parler de scène de première rencontre dans la nouvelle, hormis pour le duc d'Anjou et la Princesse : c'est la scène de la rivière que nous verrons ensuite. Donc pas de scène originelle, pas de premiers émois, mais des éléments qui définissent les conditions de la passion amoureuse : pour l'amour passionné par excellence, celui de Guise pour la Princesse, je vous rappelle le texte : « le duc de Guise, voyant souvent cette prétendue belle-soeur, en qui paraissait déjà les commencements

d'une grande beauté, en devint amoureux et en fut aimé ». Ils sont tous deux « d'une extrême jeunesse », donc cet amour semble se nouer avant toute expérience, sans préméditation, et naît de la fréquentation comme l'indique l'expression : « voyant souvent ». Ils se côtoient pour des raisons familiales, plutôt contraires à cet amour puisqu'elle doit être mariée au frère de Guise, et la « grande beauté » de la Princesse ne fait que justifier cet élan réciproque. La singularité de cet amour tient d'ailleurs à la réciprocité : « en devint amoureux et en fut aimé », formule concise, classique dans son dénuement, symétrique par sa construction où l'actif et le passif sont coordonnés, comme si c'était simultané. Le langage qui caractérise la naissance de la passion se caractérise ici par son dénuement, son aridité, aucun détail ne nous est donné, l'enjeu est ailleurs.

Si nous songeons au film, B. Tavernier les montre déjà amoureux, s'embrassant lors d'une promenade : le film ne nous montre pas non plus les débuts de cet amour, il est déjà acquis. Il donne une dimension charnelle à la passion, la Princesse tentant de résister comme par jeu aux assauts fougueux d'un Guise conquérant, que nous voyons l'épée à la main quelques instants plus tard.

Voyons maintenant comment le comte de Chabannes tombe amoureux, afin de déceler de manière plus précise le mécanisme des débuts de la passion.

Lecture d'Emma et Soundes du texte A :

Dans l'analyse, je retiendrai plusieurs points :

L'auteur crée un contexte particulier, fait d'estime, de confiance, d'amitié de la part de la princesse : même sentiments que son mari à l'égard de Chabannes, dont le statut de personne de rang inférieur mais aimable est ainsi confirmé.

De l'autre, le comte éprouve de « l'admiration » pour « la beauté », « l'esprit » et « la vertu » de la princesse. Pas de symétrie ici : l'admiration n'est pas l'estime (j'admire des qualités que je n'ai pas, qui me dépassent) et implique une hiérarchie, une différence de rang. Dans le film de Tavernier, c'est ce que rappelle le Prince à Chabannes lorsque celui-ci nomme l'héroïne « Marie ». Il est alors ramené à son statut d'inférieur, et sommé de l'appeler « la princesse ».

A ce stade, pas encore de passion, même si pour Descartes l'admiration peut en être une : elle peut y mener. C'est dans la phase suivante que la passion va naître : une fois le Prince éloigné par la guerre, la confiance réciproque qui aurait dû empêcher la passion, en crée au contraire les conditions. Cette confiance pousse aux confidences, elle permet une proximité, qui devient intimité et c'est dans ce processus que naît la passion : « et néanmoins, il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyait tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse (...) ». Le groupe verbal : « ne put se défendre » montre le caractère irrésistible de la passion, l'adverbe « néanmoins »

montre que ce sentiment est contraire à la volonté, à toute raison puisqu'il comprend qu'elle ne peut céder à « la faiblesse de la galanterie », c'est donc malgré lui et malgré elle qu'il cède, devant un adversaire qui harcèle, comme le montre l'usage des termes d'intensité : « tant de charmes », « tous les jours », « de si près ». Ma collègue reviendra sur cette rhétorique des passions. Le lexique ici signale la passivité de celui qui est emporté par la passion : il va « se laisser surmonter », il lui faut « céder ». La passion se définit donc comme une défaite de la volonté, elle résulte d'un processus sous-jacent à l'issue duquel elle jaillit et donne le coup de grâce, ce que nous retrouverons dans la phrase qui s'apparente à une maxime : « L'on est bien faible quand on est amoureux ».

Mais la passion peut aussi naître dans l'action, être conforme à la volonté des personnages. Voyons ainsi un dernier exemple, celui de la scène de la rivière :

Lecture Chann : Dans cette scène, le contexte est bien marqué : c'est la jeunesse et la surprise, le jeu et le désir qui s'expriment. L'atmosphère est à la détente, les jeunes hommes échappent pour un temps aux batailles. Anjou et Guise sont de « jeunes princes », « disposés à la joie », l'auteur insiste même qq phrases plus loin : « cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes, et à tous ceux de leur suite ». L'aventure ici se définirait comme un événement fortuit, qui vient pimenter le déplacement de la troupe, mais elle est aussi l'événement heureux. La beauté d'une des femmes, qualifiée plus loin de « surnaturelle » est l'agrément supplémentaire de cet épisode : elle contribue à la magie de la scène et les hommes voient en cet épisode un hasard propice à l'amour, pour Guise, mais Anjou affirme aussitôt son statut de rival. Dans cette scène qui servira de point de départ à de nombreux conflits, le désir d'amour s'oppose à la passion telle que nous l'avons vue avec Chabannes. Le duc d'Anjou affirme sa liberté, il est dit : « cette aventure lui plaisant si fort, il résolut de l'achever », il est dans sa nature de futur roi d'aller au bout de l'aventure, de la créer même. « Cette chose de roman » ne semble pas encore lourde de menace, elle est un événement qui nourrit l'imagination, l'amour qui va naître ouvre les possibles pour Anjou, que nous voyons conquérant, souriant et plaisantant dans le film, alors que pour Guise, c'est une blessure qui se rouvre.

Bilan : passion n'est pas monocorde, elle naît selon des modalités diverses selon les personnages, née d'une fréquentation, subie et souffrante pour les uns, mais aussi affirmation d'un désir pour les autres lorsqu'elle surgit comme une aventure au détour d'un chemin.

La parole à Saint Raphaël : le traitement des passions dans la nouvelle :

Bilan : nous avons étudié comment la passion se définissait et naissait dans nos œuvres, et aussi quelle était la rhétorique et les motifs privilégiés dans l'expression des passions, principalement dans la nouvelle.

Partie II

Nous allons maintenant aborder d'un côté à Sèvres la passion contrariée, les obstacles que rencontre la passion amoureuse, ainsi que les liens entre passion, mariage et vertu, et d'un autre côté à Saint Raphaël, le traitement des passions dans le film.

La passion contrariée, ses pièges et ses obstacles :

En préambule, rappelons qu'avant d'être contrariée, la passion est contrariété, piège tendu au personnage qui vient contraindre son destin. Une image d'inspiration précieuse nous en est fournie à la fin de l'épisode de la rivière : Guise y pense à sa situation en ces termes : « il pourrait bien demeurer aussi bien pris dans les liens de cette belle princesse que le saumon l'était dans les filets du pêcheur ». A travers l'analogie avec la pêche, c'est bien l'image du piège tendu à celui qui subit les tourments de la passion.

Mais la passion est aussi contredite, entravée, et les obstacles qui s'y opposent sont redoutables. L'ordre social dicté par l'intérêt des familles s'impose comme une évidence. Pour l'amour du duc de Guise et de la Princesse, la contrainte s'exprime dans la nouvelle de deux manières. Dès l'incipit nous lisons : « ils cachèrent leur intelligence » et « la crainte du cardinal de Lorraine l'empêchait de se déclarer ». Leur passion est dès l'origine condamnée à une forme de clandestinité : passion dissimulée, passion secrète et dangereuse comme il est dit plus loin : « il était dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle souhaitait comme mari ». Mais la contrainte va se renforcer lorsque la maison de Bourbon se montre envieuse de l'avantage que les Guise auraient à conclure le mariage avec une riche héritière. A un premier obstacle vient s'ajouter un autre, plus radical. C'est l'intérêt collectif et l'ordre social, que Mme de Lafayette ne songe pas à remettre en cause, qui s'impose et provoque alors une nouvelle passion, antithétique, la haine de Guise pour le Prince de Montpensier, son rival.

De même, la haine du mari pour son rival ne cessera : « il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie ». Peu manifeste au début de la nouvelle et du film, elle se ravive après la rencontre sur la rivière : « la haine qu'il avait pour ce dernier se joignant à sa jalousie naturelle (...fut telle...) qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avait ». Ainsi le mariage contraint est obstacle à la passion amoureuse mais favorise bien d'autres passions (tristes). Anne Revert va sans doute développer ces analyses sur le langage des passions dans le film, et je ne veux pas empiéter.

Cependant, imaginer que la passion amoureuse est en contradiction nécessairement avec le mariage serait sans doute trop simple : un autre épisode mérite toute notre attention et laisse à penser que cet antagonisme est à relativiser. Lorsqu'il est question d'un mariage entre le duc de Guise et Madame (Marguerite de Valois), la princesse manifeste sa colère avec force, elle accuse celui qu'elle aime de trahison. Mais lorsque celui-ci renonce à ce mariage pour elle, tout en concluant un autre mariage avec Mme de Portien (p. 64-65 de GF), la princesse manifeste alors des sentiments qui surprennent le lecteur

moderne : « elle fut touchée de joie et de douleur ». Joie de voir le pouvoir qu'elle avait sur lui, douleur de lui voir abandonner un mariage avantageux. Ce langage des passions contrarie notre attente et nous fait comprendre que le mariage de Guise n'est pas du tout pour elle un obstacle à leur amour. Cet épisode n'est pas repris dans le film, car peu compréhensible pour le spectateur d'aujourd'hui, mais nous voyons que le lecteur du XVII^{ème} siècle pouvait accepter cette idée d'un mariage compatible avec la poursuite d'une autre relation amoureuse. Sans doute la liberté de l'homme à ce sujet était-elle plus grande.

Mais l'ennemi de la passion amoureuse n'est-il pas la vertu ? Celle-ci est prise en compte à la deuxième page du livre comme moyen de rendre plus raisonnable la princesse, de s'opposer à sa passion : « Melle de Mézières, voyant qu'elle ne pouvait épouser M. de Guise et connaissant par sa vertu qu'il était dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle souhaitait pour mari, se résolut enfin d'obéir à ses parents (...) ». Cette phrase doit retenir notre attention parce que la vertu y est désignée comme facteur de connaissance : la vertu avertit du danger des passions. Mais l'autre complément de cause vient modérer l'idée que la vertu l'emporte : c'est aussi parce qu'elle voit que c'est impossible de vivre cette passion que la vertu agit, en un sens la vertu sert d'appoint, la contrainte déterminante est la décision des parents. Cette défaillance – pour la Princesse – de la vertu face à la passion est confirmée lorsque la nouvelle se clot : « qui aurait été la plus heureuse si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions ». L'échec de la vertu dans sa capacité à dompter la passion se manifeste dans l'issue tragique de la nouvelle.

Bilan : la passion amoureuse, fil conducteur de cette nouvelle, semble céder face à la contrainte, celle des familles et des lois de la société aristocratique, sans que les personnages puissent avoir de prise sur leur destin. Le mariage s'oppose frontalement à la passion, et se révèle pure convention sociale, la vertu n'étant pour la Princesse qu'un rempart fragile face à une passion qui lui fait courir le risque de « tout hasarder », c'est à dire d'être exposée à la perte de contrôle de ses sentiments et de son destin, placés entre les mains de son amant. Je laisse maintenant Anne Revert le soin de revenir en détail sur les manifestations des passions dans le film.

Contact : europe.education.ecole@gmail.com